

## PROLOGUE

*Angleterre, 1795*

**S**i Isabeau Sainte-Croix avait su que ce serait son dernier réveillon de Noël, elle aurait repris une troisième part de plum-pudding.

En l'occurrence, elle évitait les salons. Jamais elle n'aurait imaginé qu'on puisse être aussi confiné dans un parloir, mais quand elle en discuta avec Benoît, il se contenta de rire et lui dit d'attendre un peu l'été quand le smog encrassait la ville.

— Tu t'imagines peut-être que je ne te vois pas d'ici, mon chou, fit-il remarquer d'un ton sec.

Il était grand, mince et arborait une moustache superbe. Tant de beaux gentilshommes avaient fui la France pendant la Révolution que toutes les grandes maisons de Londres se prévalaient d'un chef français. Peu importait que la plupart de ces chefs n'aient jamais appris à faire cuire un œuf dans leur pays. Ici, à n'en pas douter, on appréciait suffisamment leurs talents.

— Mais non, tu es en train d'assassiner mes carottes, dit-il à l'un de ses aides.

Il le chassa.

Profitant de cet instant de distraction, Isabeau se recula dans l'obscurité de la cuisine animée.

Elle aurait dû s'en douter : Benoît était bien décidé à ce qu'elle danse en pantoufles de satin comme le ferait n'importe quelle fille de noble. Peu de temps auparavant, elle aurait même supplié qu'on lui en laisse l'occasion. Et avant cela encore, elle s'y serait attendue.

Passer une année dans les rues de Paris l'avait changée.

Les robes en soie et les boucles d'oreilles de perles semblaient désormais décadentes, et ridicules les inquiétudes relatives à la mode ou au qu'en-dira-t-on. Benoît était au désespoir à l'idée qu'elle préfère sa compagnie au plaisir de l'opéra.

Mais elle adorait le crépitement de la cheminée, les fortes odeurs du pain qui cuit et de la viande rôtie. Ce soir-là, il y avait des bols d'huîtres, des assiettes de foie gras, une dinde aux marrons, de la crème d'amandes, d'adorables et minuscules pâtisseries en forme de soleils et de feuilles de houx.

Benoît était la seule personne à qui elle pût vraiment parler. Son oncle était plutôt gentil, tout comme sa femme, mais il y avait près de deux décennies qu'il avait quitté la France. Il avait vécu à Paris du temps de la prise de la Bastille. Il savait. Mais il ne la laisserait pas pour autant se cacher

dans la cuisine toute la nuit, quand bien même elle supplierait.

— Une petite part de galette ?

Il lui tendit une assiette et une fourchette. Il s'agissait de la traditionnelle galette des Rois. Elle mordit dedans à pleines dents. À la seconde bouchée, elle tomba sur la fève. Elle en lécha les miettes collées dessus et la laissa tomber dans son assiette.

— Voilà ! dit Benoît en souriant. Je savais que tu aurais la fève. Maintenant, c'est toi la reine de la soirée.

Il lui prit la fourchette des mains malgré ses protestations. Elle n'avait pas fini de racler les grains de sucre restés sur les dents d'argent.

— Et tu devras danser jusqu'à l'aube. Allez !

Elle se leva discrètement d'un tabouret en bois en sachant qu'elle ne pouvait plus éviter les festivités. Ce serait impoli de sa part ; or, elle avait toutes les raisons d'être reconnaissante à son oncle. Elle avait eu du mal à voler assez d'argent pour faire la traversée vers l'Angleterre et il aurait pu la chasser quand elle était arrivée devant sa porte. Après tout, il ne l'avait jamais rencontrée ; elle était la fille du frère avec lequel il s'était brouillé. Son défunt frère qui ne lui adressait déjà plus la parole avant la naissance d'Isabeau. Et sans son oncle Olivier — ou Oliver St. Cross comme on l'appelait ici —, elle passerait Noël comme elle l'avait passé l'année précédente : blottie sous les combles d'un

café dans l'espoir que quelque citoyen se laisse gagner par l'esprit des fêtes et lui achète à manger. Sans cela, elle aurait fait les poches de quelqu'un et se serait elle-même offert son repas. On apprenait à survivre quand on errait dans les ruelles de Paris pendant la Terreur.

— Allez, allez, l'encouragea Benoît. Je tiens à ce que tu trouves un beau jeune homme qui te fasse la cour.

Elle ne pouvait imaginer qu'un jeune homme fasse attention à elle, même vêtue de la magnifique robe blanche en soie qu'on lui avait donnée. L'impression d'être chétive, affamée et maculée de boue était toujours là et elle avait complètement oublié comment danser. Elle n'avait foi qu'en ses capacités à voler de la nourriture et à trouver les meilleurs toits sur lesquels se cacher lorsqu'éclataient les émeutes.

Si elle se força à quitter la cuisine, c'est surtout parce qu'elle était terrifiée en pensant aux dizaines de convives qui se trouvaient à l'étage.

Avant Paris, elle avait vécu à la campagne dans la magnifique propriété familiale. La demeure comportait des sols en marbre et des canapés en soie ainsi que des vignobles poussiéreux où elle pouvait manger du raisin jusqu'à ce que ses doigts deviennent violets. Mais ensuite, on avait capturé ses parents.

Alors, qu'était-ce qu'un bal de Noël à côté de la menace de la guillotine ?

Elle se dirigea vers le salon où les convives s'étaient rassemblés pour le souper de minuit. Son oncle, en faisant mine de mettre sa nièce plus à l'aise, avait sauté sur l'occasion pour recréer ses meilleurs souvenirs d'enfance du réveillon. Personne n'était dupe.

Tous pouvaient voir le plaisir qu'il prenait à servir des tourtières et du champagne à ses amis.

Il se tenait devant la cheminée principale drapée de branches de buis et de lys blancs qu'on avait pris dans la serre. Son gilet, rouge comme du houx, contenait avec peine son joyeux tour de taille.

— Ah ! la voilà, dit-il.

Isabeau s'évertua à sourire, à ne pas trébucher sur le bord de sa robe et à ne pas essuyer ses mains moites sur ses jupes. Et surtout, à éviter les yeux curieux et apitoyés qui suivaient sa progression.

— Ma nièce, mademoiselle Isabeau Sainte-Croix, annonça son oncle.

À Paris, elle s'était fait appeler citoyenne Isabeau. C'était plus sûr.

— Oh ! ma chère, lui lança une vieille femme en battant des cils, la plume d'autruche, plantée dans ses cheveux, dodelinant avec compassion. Comme c'est affreux. Absolument affreux.

— Madame.

Ne sachant quelle autre réponse apporter à cette remarque, elle fit une révérence.

— Les barbares, poursuivit la femme. Mais peu

importe désormais, vous n'avez rien à craindre ici. Nous, les Anglais, nous connaissons l'ordre naturel des choses.

Encore une phrase à laquelle elle n'avait aucune réponse. La femme, toutefois, semblait sincère et elle fleurait l'essence de menthe. De ses gants en satin ornés de nœuds rouges, elle tapota la main d'Isabeau.

— Mon neveu est dans les parages. Je suis certaine qu'il adorerait danser avec vous.

— Merci, madame.

Elle avait bien l'intention de se cacher derrière les gigantesques plantes sempervirentes avant de subir pareil sort.

Le salon était encore plus somptueux qu'elle aurait pu l'imaginer. Elle avait aidé à installer les bols de pommes de pin dorées et de feuilles de houx saupoudrées d'argent ; à attacher les rubans aux branches de pin fixées sur chaque fenêtre.

Mais la nuit, avec les dizaines de chandelles qui brûlaient et le glacial vent d'hiver qui soufflait contre les carreaux, c'était magique. Et tout aussi confiné qu'elle l'avait craint, du fait de l'air chaud chargé de parfums écœurants et d'huiles capillaires florales qu'on sentait dans tous les coins de la pièce. Isabeau se faufila vers les portes qui donnaient sur les jardins.

Les rosiers et les haies d'ifs étaient bordés d'une gelée fine, comme si l'on avait jeté partout de la dentelle. La lune émettait une lueur douce

derrière d'épais nuages. Isabeau frissonna légèrement quand la neige se mit à tomber, mais elle ne retourna pas à l'intérieur. Elle entendait les roues gelées des carrosses qui grinçaient sur la route et la musique qui, derrière elle, s'échappait de la pièce. La neige donnait à toute chose la pâleur des perles. Elle sourit.

— Avec un tel sourire, je vous défends de jamais vous renfrogner encore.

Elle se retourna brusquement, les épaules contractées. Il n'y avait pas très longtemps qu'elle habitait cette douillette maison et, déjà, elle perdait ses capacités. Elle aurait dû entendre ses pas ou du moins l'ouverture de la porte.

— Pardonnez mon intrusion, dit-il d'une voix douce en inclinant le buste. Et mon impertinence, étant donné que nous n'avons pas encore été présentés. Mais vous ne pouvez être que la mystérieuse Isabel St. Cross.

— Isabeau, rectifia-t-elle à mi-voix.

Elle n'avait jamais rencontré d'hommes comme lui. Il paraissait n'avoir que la vingtaine, mais il affichait l'élégance et l'assurance d'un homme beaucoup plus âgé. Il avait les yeux gris, presque incolores dans le jardin.

— Philip Marshall, comte de Greyhaven, à votre service.

Lorsqu'il baisa le dos de la main de la jeune femme, son contact était froid, comme s'il était resté trop longtemps sous la neige.